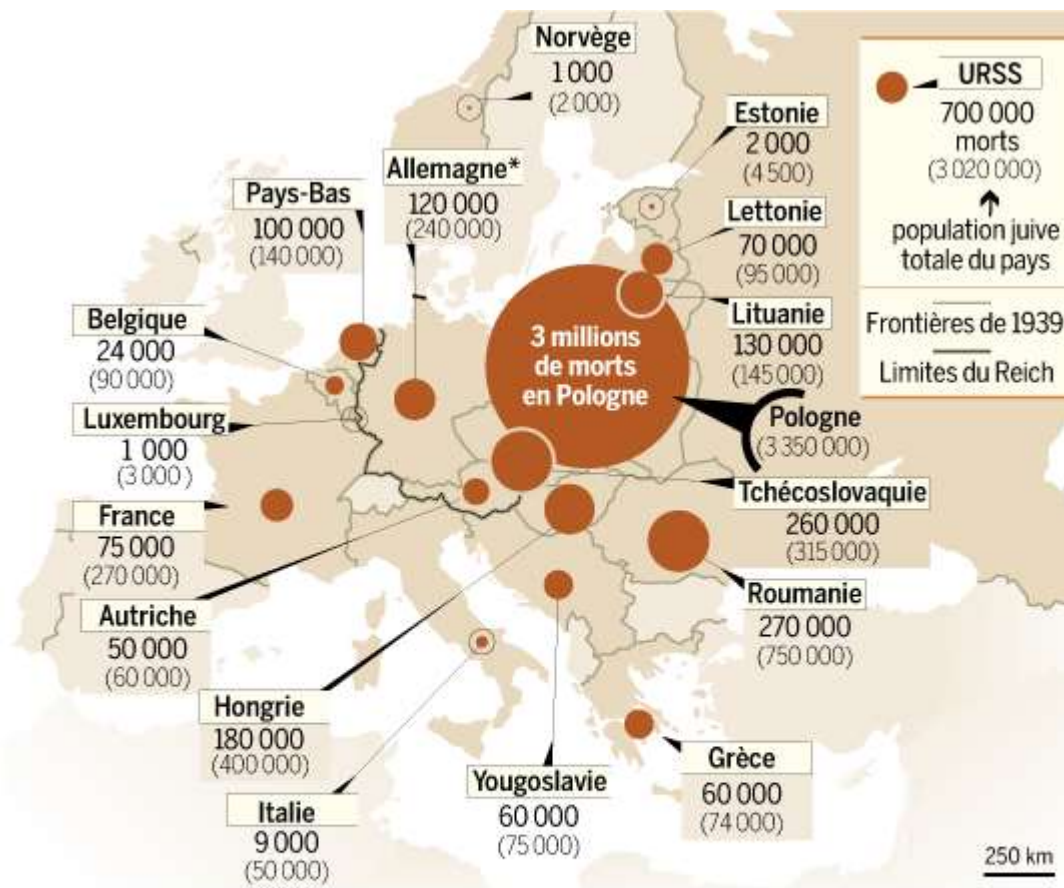


Les troupes soviétiques libéraient le camp de concentration d'Auschwitz

LE MONDE | 27.01.1965 à 00h00 • Mis à jour le 27.01.2014 à 12h47 | Par MACHA SPETER-RAVINE

Macha Speter-Ravine, déportée, raconte l'ambiance dans le camp pendant les quelques jours séparant le départ des SS et l'arrivée de l'Armée rouge qui viendra les libérer.



*Dans le cas de l'Allemagne, parmi les 98 000 Juifs qui ont émigré à partir de 1933 dans toute l'Europe, 75 000 allaient mourir. Ce sont donc environ 200 000 Juifs allemands qui furent les victimes des nazis.

SOURCE : « LA DESTRUCTION DES JUIFS D'EUROPE » DE R. HILBERG
INFOGRAPHIE LE MONDE

Dans la nuit du 17 au 18 janvier 1945, après minuit, le docteur Mengele, médecin-chef SS d'Auschwitz, arriva avec sa suite à l'infirmerie (Revier), se fit donner les feuilles des malades et repartit aussitôt en nous annonçant que le lendemain matin il nous faudrait nous tenir prêtes à évacuer le camp : " Toutes celles qui peuvent marcher, dit-il, doivent partir. "

Depuis quelques Jours déjà on inscrivait et réinscrivait les numéros des malades graves, de celles qui pouvaient marcher, se tenir debout, etc. Le front russe approchait. Les SS se préparaient à liquider Birkenau, à effacer les traces de ce gigantesque " combinat de la mort " avant de prendre la fuite.

Après le départ de Mengele, il n'était plus question de dormir. Toute l'infirmerie était en effervescence : les malades à peu près valides se mirent à découper les couvertures pour en confectionner des vêtements. Les plus gravement atteintes, mais qui restaient conscientes de ce qui se passait, nous poursuivaient d'un regard interrogateur et suppliant.

Notre groupe de résistance avait appris dans le plus grand secret de notre amie Orli, chef administratif (Lager-elteste) de l'infirmierie, que Mengele lui avait donné pour instruction d'évacuer le plus grand nombre possible de malades car, avait-il dit, tous les blocks, avec les malades qui resteraient, seraient minés en même temps que les crématoires, les bâtiments administratifs et les dépôts.

Nous avions longtemps attendu et espéré cette heure de libération et nous nous préparions à y participer activement. Fallait-il partir au moment où la liberté frappait à notre porte ? Orli peignait un tableau si effrayant de ce qui se préparait après l'évacuation que ses arguments semèrent le doute dans quelques esprits. Toutefois nos camarades soviétiques étaient fermement décidées à attendre d'être libérées par leur armée ; les Polonaises, se trouvant sur leur sol national, considéraient que ce n'était pas le moment de le quitter. Et nous étions un groupe de femmes déportées de France qui pensions qu'il nous fallait coûte que coûte attendre d'être libérées sur place plutôt que de suivre les SS dans leur repli.

Le jeudi 18 janvier au matin, les SS arrivèrent vers midi et l'évacuation commença. Dans les camps voisins - à gauche l'infirmierie des hommes, à droite les deux camps de kommandos de travail des femmes - régnait la même fièvre de départ. Les camps de kommandos se vidèrent rapidement. Dans le nôtre, l'évacuation traînait : la majeure partie s'en allait mais les malades avançaient lentement. La neige était épaisse, le froid coupait le souffle. La perspective de marcher sous le harcèlement des Allemands vers d'autres camps allemands était terrible. Et les femmes n'avaient sur elles que des bouts de couvertures dont elles avaient également recouvert leurs jambes et entouré leurs pieds nus ; rares étaient celles qui avaient des sabots de bois. Jusqu'où iraient-elles ainsi ?

L'évacuation interrompue

Notre groupe était divisé : une partie, subissant la psychose générale, se hâta de sortir, l'autre (dont j'étais), entraînée hors des blocks par les adieux, l'inquiétude et la curiosité, adopta la tactique de rester dans le dernier rang de la caravane et de faire durer l'opération. Les occasions ne manquaient pas, car nombreuses étaient les malades qui s'écroulaient avant même d'atteindre la sortie, et il fallait les ramener dans les salles.

À 5 heures de l'après-midi, deux groupes avaient déjà quitté le camp. Un troisième traînait toujours. Il faisait nuit, les SS s'énervaient et vociféraient : " Loss ! loss ! schneller ! " (1). Après un bref entretien, ils décidèrent tout à coup qu'ils en avaient assez pour la journée. Ils arrêtaient net la caravane en refermant le portail du camp.

Avec Orli et presque toute l'administration civile de l'infirmierie étaient parties nos amies tchécoslovaques et quelques Polonaises.

Le lendemain les blocks sont dans un état épouvantable. Les cadavres - la production quotidienne de Birkenau - gisent dans leur lit depuis vingt-quatre heures. D'autres s'amoncellent devant les blocks. Le " Leichen-kommando " (commando des cadavres) chargé de les transporter à la morgue - une cabane au bout du camp - est parti. Les autres services sont désorganisés par le départ de leur responsable et de la majeure partie du personnel. La lumière est coupée. On ne distribue pas de nourriture, personne n'a rien eu à manger depuis la dernière distribution de pain dans la matinée de la veille. Les tinettes débordent, les w.-c. sont bouchés.

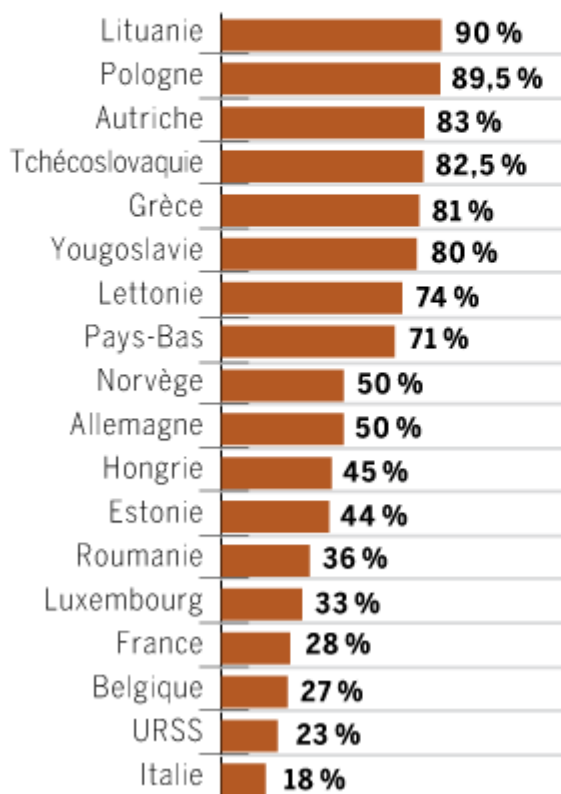
Nous nous comptons sommairement. Il reste environ trois mille malades et plus de cent femmes valides, quelques médecins : les doctresses Lubow, chirurgien soviétique, et Anna Fédorowna (nous l'appelions ainsi), la doctresse polonaise Katarzyna Laniewska, des infirmières polonaises,

russes, françaises, hongroises, d'autres membres du personnel, celui de la buanderie de l'infirmier avec sa responsable, notre amie Irena Szczypiorska.

Vers midi nous apprenons que les cuisines fonctionnent partiellement, mais il n'y a personne pour transporter la soupe. Nous nous y précipitons et apportons quelques chaudrons d'un liquide grisâtre qu'on distribue dans une cohue générale.

Seuls certains pays disposent d'un dénombrement exact des victimes, comme la France et la Belgique, pour lesquelles on possède des listes de déportation. La méthode la plus communément utilisée consiste à comptabiliser la population juive avant guerre et le nombre de survivants, puis d'en déduire celui des disparus.

Victimes, en % de la population juive totale de chaque pays



INFOGRAPHIE LE MONDE

Une menace d'incendie

Le soir, des explosions secouent le camp. Un incendie monstre ravage les crématoires et les magasins de Brzezinki, à 2 kilomètres de chez nous. Le feu éclaire l'espace qui nous sépare, et il semble que le vent souffle dans notre direction. Les étincelles risquent d'embraser les baraques en bois où se trouvent les malades. Avec ce qui nous tombe sous la main, - pelle, hache, pioche, - nous courons vers les fils de fer barbelés (le courant n'y passait plus, la centrale électrique ayant sauté). De l'autre côté se trouve l'infirmier des hommes où seuls les valides sont restés. Ils arrivent, armés eux aussi d'outils improvisés. Ensemble, avec acharnement, nous brisons la barrière qui nous sépare afin de pouvoir nous entraider pour faire sortir, en cas de danger, les malades des baraques. Nous veillons tard dans la nuit. Le feu brûlera jusqu'au milieu de la matinée suivante. Notre camp est intact.

Le samedi 20, nouveau et pire désastre ; l'eau est coupée. Les cuisines ne fonctionnent plus. Nous nous réunissons, médecins, infirmières et autres membres du personnel, et décidons d'assumer la direction provisoire du camp. Il faut réorganiser le travail dans les blocks : on ne peut pas laisser mourir les malades au seuil de la liberté. Nous qui avons, durant toute notre détention au camp, fui les fonctions administratives sous les ordres des Allemands sommes bien obligées de nous

charger de la gestion. Les médecins s'attellent de leur côté à la tâche, mais les malades ne la leur facilitent pas, se disputent et hurlent pour des vétilles. La discipline, qui, jusqu'à présent, était basée sur la terreur et la peur des coups, est complètement relâchée. Nous ne pouvons la rétablir que par la persuasion. Cela ne porte pas toujours. Nos efforts sont immenses mais les résultats minimes.

La porte est ouverte

Pour nettoyer les malades les plus sales, celles qui ont la diarrhée, nous faisons fondre de la neige sur les poêles où, fort heureusement, le feu a pu être maintenu avec les réserves de charbon restées dans les blocks. Avec de la neige fondue, nous préparons également une boisson chaude. Des réserves de vivres ont été découvertes dans les cuisines abandonnées. Nous ramenons, sur les charrettes qui servent à transporter les cadavres, du pain et de la farine.

Pour la nuit nous établissons des gardes afin de donner l'alerte si un nouvel incendie se déclarait ou si les arrière-gardes SS tentaient de faire sauter notre camp. Nous n'avons pas oublié les promesses de Mengele. Durant une de ces tournées, j'aperçois un groupe d'Allemands qui faisaient les cent pas hors de l'enceinte. Nous nous gardions mutuellement.

Ils font leur apparition dans le camp le lendemain dimanche et ordonnent aux " aryennes " de les suivre, " car, disent-ils, demain ou après-demain, les Russes seront là ". Personne ne les suit. Ils partent sous nos rires ironiques et lancent pour adieu : " Attendez les Russes, vous verrez comment on meurt de faim chez eux. " Ils laissent la porte du camp largement ouverte. Toutes celles qui tiennent debout se précipitent. Comme hypnotisées nous nous approchons du portail et le franchissons. Nous nous tâtons les bras, le dos, pour nous persuader que nous ne rêvons pas. Nous sommes libres !

La porte du camp est ouverte, mais nous n'osons pas nous aventurer au dehors. Les canons grondent de plus en plus près. On dirait que le front n'est qu'à quelques kilomètres ; les Allemands rôdent encore sur les routes. Dans le camp, la vie continue dans un demi-désordre. La nouvelle se répand alors à la vitesse de l'éclair qu'on a trouvé des magasins pleins de vivres et de vêtements à quelques centaines de mètres de chez nous. Hommes et femmes, nous prenons les magasins d'assaut. Il y a de tout : du pain, du sucre, des conserves de viande et de poisson, du café, du chocolat, des chaussures, des manteaux, des pantalons, des pull-overs, etc. Ce sont, paraît-il, les réserves de nos gardiens qu'ils n'avaient pas réussi à emporter ou à détruire. Une vraie aubaine ! Le pillage dure jour et nuit. Les malades, et parmi elles les plus atteintes, y courent. Impossible de les en empêcher. Il arrive qu'en rentrant avec des baluchons de vivres et de chiffons elles s'affaissent sur le seuil du block et meurent. Et combien périrent ces jours-là par excès de nourriture !

Le pillage continue quand, un soir, près d'un magasin, des coups de feu éclatent. Nous voyons les hommes ramener le corps inerte de l'Ukrainien Micha : il s'était fiancé dans le camp à la petite infirmière soviétique Marousia, qui sanglotait dans les bras du Dr Loubow.

Avec le pillage, le désordre le plus complet reprend. L' " organisation " individuelle bat son plein. Impossible d'entraîner les femmes au travail. Des montagnes de cadavres jonchent le sol. Le désespoir nous gagne. Le froid est encore intense, mais le dégel peut venir et déclencher de terribles épidémies. Nos libérateurs ne viennent toujours pas. L'attente paraît interminable. Un groupe de pionniers part avertir la population environnante et demander du secours. Sans résultat.

Les Allemands reviennent

Alors que nous nous croyions définitivement débarrassées des Allemands, le mercredi 24 janvier, dans l'après-midi, un groupe important de SS et de civils allemands, les fameux " triangles verts " -

forçats de droit commun qui remplissaient les fonctions de kapos et de tueurs dans les camps, - apparut, manda la responsable et lui ordonna de réunir toutes les juives, valides et malades. Je me trouvais en ce moment avec une amie, également déportée de Paris, dans le block no 12 occupé par de vieilles femmes polonaises amenées à Birkenau après l'échec du soulèvement de Varsovie. Nous étions toutes deux chargées de la gestion de ce block, le plus proche de l'entrée du camp. Quelle ne fut pas notre surprise quand nous vîmes Jankowska, que nous avions désignée quelques jours plus tôt aux fonctions de chef provisoire du camp, venir vers nous et nous dire : " Les Allemands vous ordonnent de vous réunir sur la place devant l'entrée, vous ne pouvez faire autrement que de les suivre. "

En un réflexe, nous la bousculâmes et, lui tournant le dos, nous nous dirigeâmes au pas de course vers la sortie arrière du block, qui donnait du côté de l'infirmerie des hommes. Nous sautâmes le fossé qui nous en séparait et courûmes vers notre ami et camarade Adolphe Schilling. C'était un antifasciste allemand (aryen) qui, comme Orli, passait sa onzième année dans les camps. Il nous cacha dans sa chambre et monta la garde jusqu'au soir. Il nous mena ensuite dans un abri connu de lui seul et nous installa pour la nuit. Il alla ensuite chercher dans les blocks d'autres femmes de notre groupe et les ramena à la faveur de l'obscurité dans notre abri. Elles nous apprirent qu'après notre fuite Jankowska réunit une vingtaine de femmes que les Allemands emmenèrent. Nos camarades y échappèrent en se cachant dans les lits des malades.

(Après la libération du camp, nous avons, au cours d'une réunion orageuse, en présence d'officiers soviétiques, reproché à Jankowska son attitude : quelques nationalistes polonaises et des Ukrainiens soutinrent avec elle qu'elle ne pouvait pas faire autrement qu'obéir aux ordres des Allemands. La même nuit Jankowska s'enfuit.)

Deux soldats russes

Nous restâmes dans notre abri deux jours et trois nuits. Les " triangles verts " opéraient des descentes-surprises dans le camp et Jankowka s'intéressait à nous. La bataille faisait rage tout autour. Des éclairs parcouraient l'horizon, les obus sifflaient au-dessus du camp. Par miracle, aucun ne s'égara à l'intérieur. La fin de notre calvaire était proche, mais qu'ils étaient longs ces jours et ces nuits d'attente !

Dans la nuit du vendredi le grondement des canons s'intensifia et se rapprocha. Puis, le samedi 27, au matin, un calme étrange nous enveloppa. D'abord, on nous rapporta que le bruit courait que les Russes avaient reculé de 4 kilomètres. Mornes et déçues, nous nous assîmes sur le lit. C'est à ce moment qu'Adolphe Schilling accourut pour nous annoncer qu'il avait vu des soldats russes à la porte du camp. Nous nous précipitâmes dehors. C'était vrai. Deux soldats barbus et boueux se tenaient devant nous. Nous nous jetâmes à leur cou et nos larmes jaillirent.

Une ère nouvelle commença dans notre vie. Les premiers jours, quand les soldats de première ligne stationnaient dans notre camp, nous ne faisons que leur préparer du café, de chanter ensemble. Nous leur cédâmes nos lits : ils s'étaient battus six jours et six nuits sans répit. Après quoi le travail d'organisation du camp avec l'aide des autorités militaires soviétiques commença. Elles firent creuser des fosses et enterrer les cadavres. On en transporta une partie à Auschwitz aux fins d'autopsie. Des vivres et des médicaments apparurent. Mais le camp de Birkenau était trop dévasté, l'eau et la lumière difficiles à rétablir. Les malades avaient besoin de soins sérieux dans de meilleures conditions d'hygiène. Les officiers russes décidèrent de les transporter dans le camp central d'Auschwitz. Le transfert s'effectua dans des voitures à cheval où l'on installa les malades à deux ou trois, soigneusement enveloppées.

Puis Birkenau resta vide. Mais sa terre restera imprégnée du sang qui y coula et gardera les traces des pas de millions de martyrs que le monde n'a pas le droit d'oublier.

Les Polonais, les Russes, les Hongrois, tous ceux qui le pouvaient, rentrèrent chez eux. Mais la guerre n'était pas finie et la route de notre rapatriement était encore coupée. De notre plein gré, nous décidâmes de continuer à soigner nos malades sous la direction des médecins de l'armée rouge. Nous travaillâmes ainsi deux mois au block 19 d'Auschwitz, avec un groupe de Français que nous y avons rencontrés. Les autorités soviétiques entourèrent les malades de soins très attentifs, nourrirent les plus gravement atteints avec des plats envoyés du mess des officiers. Beaucoup purent quitter le camp par leurs propres moyens.

Au mois de mars, les autorités soviétiques firent des obsèques grandioses et symboliques à toutes les victimes de la barbarie hitlérienne exterminées à Auschwitz. On transporta ensuite les grands malades dans les hôpitaux de Katowice et nous y partîmes également dans un dernier convoi d'anciens d'Auschwitz. Dans les derniers jours d'avril, les autorités soviétiques nous annoncèrent que notre rapatriement était imminent. Nous quittâmes Katowice le 28 avril avec de nombreux prisonniers de guerre français que nous y avons rencontrés. Le 30, nous arrivâmes à Odessa. Le 3 mai, on nous embarqua sur un paquebot norvégien avec un équipage anglais en route vers Marseille.

Le 11 mai 1945, nous eûmes la joie inoubliable de poser le pied sur la terre française.

(1) " Allez ! allez ! plus vite. "

Sur la Shoah, les historiens établissent la "matérialité des faits"

Le Monde.fr | 16.01.2014 à 09h15 • Mis à jour le 27.01.2014 à 11h16

Six millions d'hommes, de femmes et d'enfants sont morts dans les camps nazis simplement parce qu'ils étaient juifs, rappellent des historiens dans un manifeste destiné à enrayer le négationnisme.



Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, il est arrivé à maintes reprises que des publicistes, prenant parfois le titre d'historiens, aient mis en cause la véracité des témoignages sur la politique

hitlérienne d'extermination. Ces témoignages avaient, en 1945, une évidence aveuglante. La grande majorité des déportés sont aujourd'hui morts. Il nous reste leurs textes et les archives du III^e Reich, mais cette documentation n'empêche pas toujours des réflexes qui ne sont « *critiques* » qu'en apparence. Pour soutenir que le Zyklon B n'exterminait que les poux, il faut en réalité admettre en son for intérieur que les juifs, les Tziganes, au besoin les Slaves ou les hommes épuisés par leur travail n'étaient précisément que des poux.

Cela dit, il est naturel que la génération qui n'a pas reçu le choc de 1945 se pose aujourd'hui des questions. C'est à son usage, et non une réponse à qui que ce soit, que nous publions la présente déclaration. Nous le faisons en notre qualité d'historiens, qui ne nous donne aucun droit mais seulement un devoir, celui d'être, à travers les écoles de pensée auxquelles nous appartenons, les serviteurs de l'humble vérité, une seule mission, celle dont parlait déjà le « *père de l'Histoire* » : « *Empêcher que ce qu'ont fait les hommes, avec le temps, ne s'efface de la mémoire.* »

« ***Des animaux humains*** »

1. - On évalue généralement à 6 millions le nombre de juifs, à 200 000 le nombre des Tziganes, à 100 000 le nombre d'Allemands considérés comme héréditairement tarés, exterminés au cours de la guerre. Il faut y ajouter plusieurs millions de Polonais, de Russes et d'autres Slaves dont le nombre devait être artificiellement réduit, par la faim, la limitation des naissances ou l'extermination, en fonction des besoins de l'Etat SS, de son espace vital, et de son mépris pour les « *sous-hommes* », pour ceux que Himmler appelait les « *animaux humains* ».

A ces exterminations collectives s'ajoute l'assassinat individuel, par les méthodes les plus variées - y compris l'empoisonnement par gaz - de très nombreux déportés : Allemands antinazis, résistants des pays de l'Europe de l'Ouest - et singulièrement Français - voire prisonniers de droit commun. Certains de ces assassinats relevaient d'une décision « *politique* », d'autres achevaient des corps désormais incapables de travailler pour la machine de guerre nazie.

2. - La matérialité des faits est établie à la fois par le témoignage de milliers de déportés, par les documents administratifs émanant des archives du III^e Reich et qui demeurent significatifs, même lorsqu'ils sont rédigés dans ce que Eichmann appelait l'« *Amtsprache* » (langage administratif), par les aveux circonstanciés des bourreaux enfin.

3. - Cette politique a connu plusieurs étapes. Dès le 1^{er} septembre 1939. Hitler donnait l'ordre de supprimer les malades mentaux allemands qualifiés de bouches inutiles. Six centres d'extermination comprenant des chambres à gaz furent installés en Allemagne (Brandenburg, Grafeneck, Bernburg, Sonnenstein, Hartheim, Hadamar). Devant les protestations publiques du clergé allemand, Hitler fut cependant contraint en août 1941, de suspendre ce « *programme d'euthanasie* ».

En prévision de l'attaque contre l'Union soviétique, Hitler ordonnait l'extermination, dans les territoires à conquérir, des ennemis raciaux : les juifs, des adversaires idéologiques : les « *commissaires* » communistes, des éléments « *asociaux* » : les Tziganes. Cette extermination fut d'abord essentiellement le fait des détachements spéciaux, les « *Einsatzgruppen* ». Ils ont tué, principalement par fusillade, mais aussi à l'aide de camions comportant un dispositif permettant de gazer les occupants, un nombre difficile à évaluer d'êtres humains, peut-être deux millions. Ces méthodes entraînaient des difficultés psychologiques pour

les autorités militaires et civiles, et ne furent pas appliquées en dehors du territoire soviétique, lieu par excellence de la guerre idéologique. Partout ailleurs, l'extermination fut pratiquée grâce à la création d'installations spéciales, principalement sur le territoire polonais. Au cours des premiers mois de 1942, cinq camps d'extermination, en dehors d'Auschwitz qui leur est antérieur et qui se trouvait alors sur le territoire du Reich, furent créés avec toutes les installations nécessaires, et notamment les chambres à gaz, Chelmno (1), Belzec, Sobibor, Treblinka et Maïdanek. Une mise en scène adéquate (camouflage des bâtiments en gare ordinaire, à l'aide d'affiches et d'inscriptions correspondantes) était destinée à donner le change aux victimes, pour prévenir les rébellions désespérées de dernière heure. Parmi tant et tant de témoignages, qui ne peuvent évidemment émaner de ceux qui ont été tués, faut-il rappeler celui du SS Gerstein qui tenta en vain d'alerter, dès 1942, les autorités civiles et religieuses sur ce qui se passait dans ces camps ? Ecrit par lui-même, le 26 avril 1945, pour les autorités françaises, dans un français hésitant, son récit, indiscutable sur l'essentiel, de ce qu'il a vu à Belzec, n'en est que plus saisissant : « *Moi-même avec le hauptmann Wirth, police, nous nous trouvons avant les chambres de la mort. Totalement nus, les hommes, les femmes, les jeunes filles, les enfants, les bébés, les à une seule jambe, tous nus, passent. Au coin, un SS fort qui, à haute voix pastorale, dit aux pauvres : » Il « vous n'arrivera rien que vivement » respirer, cela fait forts « les poumons, cette inhalation, » c'est nécessaire contre les maladies « contagieuses, c'est une belle » désinfection ! « Demandé quel serait leur sort, il leur dit : » Vraiment « , les hommes doivent travailler », bâtir des rues et des « maisons. Mais les femmes ne » sont pas obligées. Seulement si « elles veulent, elles peuvent aider » au ménage ou dans la cuisine. « Pour quelques de ces pauvres gens, petit espoir encore une fois, assez pour les faire marcher sans résistance aux chambres de la mort, la majorité sait tout, l'odeur leur indique le sort ! Alors ils montent le petit escalier et, voyant la vérité ! Mères, nourrices, les bébés à la poitrine, nues, beaucoup d'enfants de tout âge, nus ils hésitent, mais ils entrent dans les chambres de la mort, la plupart sans mot dire, pressés des autres derrière eux, agités par les cravaches des SS. Une juive, quarante ans environ, les yeux comme des flambeaux, cite le sang de leurs enfants sur leurs meurtriers. Recevant cinq coups de cravache au visage de la part de hauptmann de police Wirth lui-même, elle disparaît dans la chambre à gaz. Beaucoup font leurs prières, d'autres disent : » Qui est-ce qui « nous donne de l'eau pour la » mort ? « (rite israélitique ?). Dans les chambres, la SS presse les hommes. » Bien remplir « , le hauptmann Wirth a ordonné. Les hommes nus sont debout aux pieds des autres. Sept cents à huit cents à 25 m2, à 45 m3 ; Les portes se ferment. »*

Auschwitz

Exposant le 20 janvier 1942, devant une quinzaine de hauts fonctionnaires, ce qu'on appelait désormais « *la solution finale du problème juif* », le ministre de la police. Reinhard Heydrich, se contentait de dire qu'une grande partie des juifs déportés « *s'éliminera tout naturellement en raison de son état de déficience physique. Le résidu qui subsisterait en fin de compte - et qu'il faut considérer comme la partie la plus résistante - devra être traité en conséquence* ». Il s'agissait là d'un double euphémisme : « *traiter en conséquence* » signifiait en réalité « *gazer* », et les éléments les moins résistants, les femmes, les enfants, les vieillards, furent traités en conséquence dès leur arrivée sur les lieux d'extermination.

C'est à Auschwitz que le plan nazi d'extermination fut porté à la perfection. Créé en été 1940, d'abord à l'intention des prisonniers politiques ou criminels polonais ou allemands, ce camp, ce

complexe gigantesque plutôt, couvrant quelques dizaines de kilomètres carrés, devint tout à la fois un lieu d'extermination immédiate et un camp de travail aux conditions de travail spécialement inhumaines. L'espérance moyenne de vie des détenus était de six mois. C'est en juin 1941 qu'Hitler chargea Rudolf Hoess, commandant d'Auschwitz, d'y établir un camp d'extermination. Après des expériences préalables effectuées sur des prisonniers soviétiques, Hoess opta pour le gaz « *Zyklon B* », un produit insecticide dont se servait couramment l'armée allemande. A partir du printemps 1942, les convois de juifs de toutes nationalités, y compris les convois provenant de France, affluèrent à Auschwitz.

Dans chaque convoi, environ les trois quarts des déportés : les enfants, les vieillards, la majorité des femmes, prenaient aussitôt le chemin des chambres à gaz d'Auschwitz-Birkenau. Leurs cadavres étaient incinérés dans de vastes crématoires attenants aux installations d'asphyxie. C'est également à Auschwitz que furent exterminés, pendant l'été 1944, les Tziganes de nationalité allemande. C'est enfin encore à Auschwitz que furent pratiquées de nombreuses « *expériences médicales* » comportant la dissection in vivo d'êtres humains.

Ces pratiques se poursuivirent jusqu'au mois de novembre 1944. Sur l'ordre d'Hitler, les installations meurtrières, chambres à gaz, fours crématoires, furent alors détruites, comme avaient été détruits, un an auparavant, les équipements analogues des camps polonais - à la seule exception de Majdanek.

Le camp d'Auschwitz fut évacué devant l'avance soviétique au tout début de 1945. R. Hoess estimait le nombre des victimes à deux millions et demi de gazés, à un demi-million de morts dans le camp proprement dit ; ces chiffres sont certainement exagérés, mais il n'est pas possible d'en donner de sûrs : les SS ne comptabilisaient pas ceux qui étaient immédiatement conduits à la chambre à gaz.

Bibliographie

- I. - DOCUMENTS ET TEMOIGNAGES Rudolf Hoess, Le commandant d'Auschwitz parle, trad. C. de Grunwald. Julliard, 1959.
Primo Levi, J'étais un homme (Se questo è un uomo), trad. M. Causse, Buchet-Chastel, 1961.
L. Poliakov et J. Wulf, le IIIe Reich et les juifs, Gallimard, 1959.
L. Poliakov, Auschwitz, collection « *Archives* », Julliard. 1964. réédition Julliard-Gallimard, 1973.
E. Wiesel. la Nuit, Editions de Minuit, 1958, préface de François Mauriac.
Olga Wormser, la Déportation. Textes et documents n 17. Institut pédagogique national. 1964.
O. Wormser et H. Michel, Tragédie de la déportation, 1940-1945. Témoignages de survivants des camps de concentration allemands, Hachette. 1955 (plusieurs rééditions).
- II. - LES PROCES H. Langbein, Der Auschwitz-Prozess. Eine Dokumentation. Deux volumes. Europa Verlag, Vienne. 1965.
Le Procès de Jérusalem, jugement, documents. Présentation de L. Poliakov. Calmann-Lévy. 1963. L. N. Williams et M. V. Hill. Auschwitz en Angleterre. L'Affaire Dering, trad, Magd Paz. Calmann-Lévy, col. Dias ora, 1971. III. - ANALYSES HISTORIQUES ET SOCIOLOGIQUES E. Ben Elissar, la Diplomatie du IIIe Reich et les juifs ; 1933-1939, Julliard, 1969.
S. Friedländer, « *L'extermination des Juifs d'Europe ; pour une étude historique globale* », Revue des études juives. 1976. pp. 111-144.
R. Hilberg, The Destruction of the European Jews, Chicago, Quadrangle Books. 1961.
H. Langbein, Hommes et femmes à Auschwitz, trad. D. Meunier, Fayard, 1975.
L. Poliakov. Bréviaire de la haine, Calmann-Lévy. 1951, rééd., 1979, préface de François Mauriac.
G. Reitlinger. The Final Solution, Valentine Mitchell, Londres, 1953 (plusieurs rééditions).
Revue d'histoire de la seconde guerre mondiale, numéros spéciaux, « *Le système concentrationnaire*

allemand » (1954) ; « *La condition des juifs* » (1956), P.U.F.

D. Roussel, *l'Univers concentrationnaire, le Pavots*, 1946, rééd. Editions de Minuit, 1965.

G. Tillion. Ravensbrück, Editions du Seuil, 1973.

Il faut ajouter à cette liste le film d'Alain Resnais, *Nuit et brouillard* (1955).

(1) A Chelmno, camp créé en décembre 1941, il ne s'agit pas encore de chambres à gaz fixes, mais d'un garage abritant des « *camions à gaz* » semblables à ceux qui étaient utilisés en Russie par les Einsatzgruppen.

Revenir de l'enfer

LE MONDE | 21.04.1945 à 00h00 • Mis à jour le 27.01.2014 à 11h20 | Par RÉMY ROURE. (Pierre Fervacque.)

Rémy Roure, journaliste au « Temps » puis au « Monde », a été déporté à Auschwitz. A son retour, il est confronté à la difficulté de transmettre ce qu'il a vécu et à l'impossibilité d'en faire une description fidèle.

Il est toujours déplaisant de parler de soi. Au surplus, quand on sort libre d'un camp de concentration en Allemagne, le trésor dont on aurait le plus besoin est celui du silence. Hélas ! il est difficile d'en bénéficier quand on est journaliste, même si l'on fut pendant plus d'un an terrassier douze heures par jour, ou bûcheron ou travailleur d'usine.



Ce silence, il faut le rompre cependant pour dire aux familles de nos camarades libérés de Buchenwald de ne pas s'affoler, même si elles ne reçoivent pas, par les quelques heureux qui sont rentrés, des nouvelles précises, Sur les cinquante et quelque mille internés du camp, les S. S. ont réussi à évacuer vers l'est 25.000 détenus. Leur délivrance, nous l'espérons bien, sera seulement retardée.

Toutefois, il faut aussi dire au gouvernement : - Hâtez-vous de faire rapatrier tout le camp de Buchenwald ! Il y a des malades en danger de mort il y a des " déficients ", ceux-là extrêmement nombreux. Malgré tout ce que l'on peut faire, et nos amis américains font beaucoup, chaque journée perdue représente des vies humaines perdues, chaque journée gagnée des vies humaines gagnées.

Je note dès maintenant que les médicaments qui n'existaient plus, ou que l'on n'accordait plus aux " Hæftlings ", sont arrivés en foule, que les malades ont été transférés dans l'ancien " Revier " (hôpital) des S. S., confiés aux soins de médecins expérimentés. Les autres restent pour le moment dans leurs anciens blocks. L'eau, qui manquait à la suite de l'ouverture des vannes des réservoirs par les S. S. au moment de leur fuite, a été enfin rétablie. Mais on imagine aisément l'impatience de nos camarades de sortir de l'enfer, même si dans cet enfer les flammes ne s'élèvent plus.

Les flammes de l'enfer ! C'est à la lettre qu'il convient de prendre cette expression. L'un de mes camarades, après avoir passé comme nombre d'entre nous par les camps d'Auschwitz-Birkenau, bien pires que Buchenwald, me disait en souriant : " En somme, un camp de concentration en Allemagne est un endroit où l'on entre par la porte et d'où l'on sort par la cheminée. " C'était le mot de la situation. A Auschwitz-Birkenau, il y avait sept fours crématoires flanqués chacun de sa chambre à gaz. A Buchenwald il n'y en avait qu'un seul, mais qui dominait de sa masse trapue et de sa cheminée carrée de briques noircies l'immense place d'appel et tout le haut lieu du camp.

Les S.S. avaient songé à tout, et même à la consolation des exécutés. Sur le mur funèbre où étaient fixés les crochets auxquels le Kapo et le Vorarbeiter suspendaient les malheureux condamnés, un artiste germanique avait peint, en lettres gothiques comme il se doit, cet invraisemblable quatrain :

Nicht ekle Würmer soll mein Leib ernähren.

Die reine Flamme die soll ihn verzehren.

Ich liebte stets die Wärme und das Licht.

Darum verbrennet und begrabt mich nicht.

" Le ver dégoûtant ne se nourrira pas de mon corps.

" C'est la flamme pure qui le consumera.

" J'ai toujours aimé la chaleur et la lumière.

" C'est pourquoi l'on me brûle et l'on ne m'enterre pas. "

Voilà bien de l'authentique Gemütlichkeit germanique !

Le krematorium, à deux pas de l'arbre de Goethe, était la raison suprême et la fin dernière de Buchenwald et d'autres lieux. Des saints et des martyrs se sont par lui envolés vers le ciel en fumées sombres.

Je ne parlerai plus des autres horreurs des camps de concentration. Les Américains, sceptiques auparavant, en ont été littéralement suffoqués. Et j'ai vu la population de Weimar défiler, encadrée par les M. P., devant ces blocks immondes, devant le block 46 - celui des hommes-cobayes. - et terminer cette visite salubre par celle du krematorium. Des femmes et des hommes, surtout du peuple, sanglotaient à la sortie. D'autres baissaient la tête, l'air sombre. Je voudrais seulement, pour fuir, évoquer la sainte mémoire du vénérable recteur de Pont-Aven, l'abbé Tanguy, qui, à Auschwitz - Birkenau comme à Buchenwald, fut pour nous tous un magnifique modèle de

patience, de fermeté d'âme, d'amour humain. Il était devenu l'incarnation véritable de la France meurtrie. Nu comme nous tous pendant des heures et des heures, il subit toutes les humiliations et toutes les souffrances, y compris l'immonde tatouage de son numéro de bagnard sur le bras gauche. Il cédait sa place à ses camarades qui ne pouvaient s'allonger pour dormir, et s'en allait lui-même près de la porte, dans le froid glacial. Le recteur de Pont-Aven est mort d'une pneumonie ainsi contractée, dès son arrivée de Birkenau à Buchenwald, il y a un an déjà. Il faudra écrire un jour la vie et le martyre de ce saint dont l'Église de France peut vraiment être fière.

Et maintenant, je ne le dirai jamais assez, il faut songer surtout au retour de nos camarades restés à Buchenwald. Le général Patton, au cours de sa visite du camp, a affirmé qu'en quinze jours ou trois semaines ce serait chose faite.

Simone Veil : « Nous ne pouvions pas imaginer »

Le Monde.fr | 20.01.2014 à 17h20 • Mis à jour le 27.01.2014 à 11h44

Simone Veil n'avait pas 17 ans quand elle a été déportée à Auschwitz. Elle est devenue une des porte-paroles de la mémoire de la Shoah.



Ce témoignage recueilli par Maguy May, est paru dans *Le Monde* 2 du 29 janvier 2005.

« J'ai été arrêtée à Nice le 29 ou le 30 mars 1944. Chaque semaine, les juifs qui avaient été arrêtés partaient pour Drancy. Le voyage s'effectuait dans un train de voyageurs, leur wagon étant gardé

par des SS. Une semaine après, nous avons quitté Drancy mais cette fois dans un wagon à bestiaux. Le voyage vers Auschwitz a duré près de trois jours. On arrivait à Auschwitz-Birkenau dans la nuit. La rampe était éclairée par de puissants projecteurs. Cette «mise en scène» permettait sans doute de séparer les familles en évitant des incidents et des violences. Poussés brutalement hors des wagons par des hommes en tenue de bagnards, nous étions affolés par les cris et les aboiements des chiens. Tout de suite, les SS, aidés de déportés, nous faisaient mettre en rang afin de séparer ceux qui allaient entrer dans le camp et ceux qui iraient à la chambre à gaz. Ces derniers étaient dirigés vers des camions, prétendument pour leur épargner le trajet à pied jusqu'au camp. Nous ne pouvions imaginer que tous ceux qui étaient partis dans les camions ne reviendraient pas. Dans certains cas, lorsque le camp était déjà complet, tout le monde allait directement à la chambre à gaz.

«NOUS NE SOMMES PLUS QUE DES NUMÉROS»

A 1 heure du matin, nous sommes arrivées dans un vaste local complètement fermé. Nous avons dû laisser tous nos bagages dans le train ou sur la rampe. Des déportées nous ont accueillies en disant: «De toute façon, on va tout vous prendre. Alors si vous avez encore des bijoux, de l'argent, donnez-nous tout ce que vous avez.» A ce moment-là, une jeune femme, déjà à Nice avec nous, nous a montré sa bouteille de parfum Lanvin - «Je ne vais tout de même pas la leur laisser» - et nous nous sommes aspergées d'Arpège. Encore aujourd'hui, j'ai un flacon dans mon cabinet de toilette, en souvenir. Vers 5 heures, on nous a fait déshabiller entièrement, pour que l'on puisse nous raser tous les poils. Exceptionnellement dans ce convoi, nos cheveux ont été coupés très courts, mais pas entièrement rasés. Ensuite c'est le tatouage sur le bras gauche: nous ne sommes plus que des numéros. Naturellement, nous nous inquiétons de savoir ce que sont devenus ceux qui sont montés dans les camions. La réponse vient, brutale: « Regardez par la fenêtre: il y a une grande cheminée. Ils ont été gazés, ils sont déjà en train de brûler. » Nous ne pouvons le croire et pensons que c'est de l'intoxication, que ce n'est pas possible. Et puis très vite, quand on regarde à l'extérieur, par une petite fenêtre, l'aspect totalement désolé du camp, sans herbe ni arbres, le fait aussi qu'il y ait eu ce tatouage, tout nous paraît possible.

Pendant des heures, nous sommes restées assises nues, jusqu'à ce qu'on passe à la douche, tantôt brûlante, tantôt froide, soi-disant pour nous désinfecter. Puis on nous a distribué des haillons et des chaussures dépareillées. Seule la nomenclatura, ou celles qui travaillaient en usine ou au secrétariat du camp, avaient droit à un uniforme. Dans les blocs, nous couchions dans des sortes de cages en brique avec une ouverture vers le couloir extérieur. Deux étages de cages superposées que l'on appelait des «coyas», sans pouvoir s'asseoir, entassées à cinq ou six, couchées parfois tête-bêche pour avoir plus de place. L'appel durait des heures le matin et le soir. A Birkenau, je n'ai jamais fait que des travaux de terrassement épuisants mais inutiles. On portait des pierres, parfois des rails, ce qui était particulièrement épuisant, ou on creusait des fossés. On n'a jamais su, ni compris, à quoi servait ce qu'on faisait.

A partir de début mai et jusqu'à la fin juin 1944, on a vu défiler les trains venant de Hongrie les uns après les autres sur la rampe prolongée pour être tout près de la chambre à gaz et du crématoire. Du bloc où j'étais, on voyait les gens descendre, certains entraient dans le camp mais la plupart étaient directement conduits vers les chambres à gaz. Les trains se succédaient. Plusieurs centaines de milliers de hongrois sont ainsi arrivés à Auschwitz en deux mois. La plupart ont été gazés dès leur arrivée. C'était effrayant. Pendant plus de quinze jours, on a travaillé à creuser des fossés près d'une autre chambre à gaz qui se trouvait à côté du «Canada», nom donné au kommando chargé de trier les bagages des nouveaux arrivants. On partait travailler le matin avec

les bidons de soupe, de l'eau avec quelques raves et des rutabagas. Le soir, au retour, on y cachait du pain que les déportées travaillant au tri nous faisaient passer, avec l'angoisse que les bidons soient ouverts. Parfois, quand on arrivait tôt au travail le matin, il y avait encore les vêtements de ceux qui étaient arrivés dans la nuit, sur des pelouses fleuries. Il y avait aussi des poussettes, des béquilles, des jouets

« MAMAN NOUS RASSURAIT »

Un jour, la chef du camp, une Polonaise, m'a fait sortir des rangs pour me dire: «Tu es tellement jeune, tu es jolie, je veux t'aider, ce serait triste que tu meures ici.» Il y avait un petit camp dépendant d'Auschwitz relativement privilégié à Bobrek. C'était une usine Siemens. Avec ma mère et ma sœur, nous y sommes restées de mi-juillet 1944 à janvier 1945, toujours occupées à des travaux de terrassement. Nous étions 37 femmes et environ 250 hommes, dans des blocs séparés mais parfois ensemble au travail.

Le soir du 18 janvier 1945, quelques jours avant l'arrivée des Russes que l'on pensait imminente du fait du bruit des canons et de la lueur du front, nous sommes partis à pied. A Auschwitz, on a rejoint des milliers d'autres déportés venant de toute la région. Maman toujours sereine et courageuse nous rassurait. On a marché sur la route enneigée par des températures glaciales. Beaucoup sont morts, tombant d'épuisement ou de froid, parfois achevés par les SS. Certains se suspendaient au cou ou au bras de ma mère. Elle n'avait ni la force ni l'envie de les repousser, même pour sauver sa propre vie. Je devais le faire pour elle. Nous sommes arrivées après deux jours dans le camp de Gleiwitz où étaient regroupés des dizaines de milliers de déportés de toute la région.

Auschwitz, c'était un monde de fous, un monde incohérent, en dehors de tout. Mais c'était encore pire à Gleiwitz: il y avait une sorte d'exaspération de tous les sentiments. Imaginez des milliers d'hommes, certains déportés depuis très longtemps, des hommes et des femmes, des SS encore plus violents qu'à l'ordinaire parce qu'ils pensaient qu'ils allaient être faits prisonniers. C'était dantesque. Si la plupart des déportés mouraient de faim et d'épuisement, certains, notamment les kapos, tentaient au contraire de profiter de la situation, pensant que leur dernière heure était venue. Nous pensions tous que nous allions mourir, il n'y avait plus aucune règle. J'étais jeune, très innocente comme l'étaient les jeunes filles à l'époque. Nous étions affolées par cette atmosphère, mais nous avions quelques anges gardiens pour nous protéger.

« MA TANTE ÉTAIT AU LUTETIA POUR NOUS ACCUEILLIR »

Puis on a pris un train de Gleiwitz jusqu'au camp de Dora, dans le nord-ouest de l'Allemagne, avec de nombreux arrêts pour jeter les cadavres de tous ceux qui mouraient. Il faisait très froid, il n'y avait pas à manger. Le trajet a duré cinq à six jours dans des wagons complètement ouverts. A chaque étape, on se demandait ce qui allait nous arriver: s'ils nous avaient emmenés avec eux, c'est qu'ils étaient décidés à tout faire pour qu'on ne soit jamais libérés. Comme il n'y avait que des hommes à Dora, les femmes sont reparties pour Bergen-Belsen. Ma mère y est morte en mars 1945 du typhus et d'épuisement. Il n'y avait pratiquement plus rien à manger, ni même de l'eau à boire. Maman était dans un état effroyable. Sa mort me paraissait presque comme un soulagement pour elle. Le 15 avril 1945, les Britanniques ont libéré le camp. Personne n'était en état de se réjouir. On avait tous perdu des proches. J'ai seulement pleuré. Je n'avais pas 18 ans et un Anglais m'a demandé si j'avais de la famille ou des enfants. Je lui ai répondu: «Quel âge me donnez-vous?» Il a cru être poli en disant 40 ou 45 ans. Il a fallu attendre un mois avant de quitter Bergen-Belsen. Les prisonniers de guerre ont été rapatriés très vite, en avion, et nous dans des conditions épouvantables, cinq jours entassés, assis par terre dans des camions. Ma sœur aînée était alors très

gravement malade. A la frontière, dans un centre de regroupement des déportés, nous avons envoyé un télégramme pour prévenir de notre retour à Paris. A l'hôtel Lutetia, la sœur de ma mère était là pour nous accueillir. Nous étions sans nouvelles de notre père et de notre frère: contrairement à nos espoirs, eux aussi avaient été déportés. Ma sœur, elle aussi déportée, mais à Ravensbrück comme résistante, était rentrée depuis quelques jours. Ce fut la seule joie du retour. »